

Par son titre, *Interprétations* livre une première indication sur la portée poétique de cette installation-autel qui ménage un espace de libre réflexion et de méditation aux visiteurs qui se rassemblent autour d'elle, et la protègent de l'enveloppe corporelle qu'ils forment spontanément, comme guidés par un instinct de paternité élémentaire. Pourquoi déroger à ce dictat esthétique, et non uniquement biologique, qui affirme que l'Enfant naissant est toujours au centre du tableau ? Et le spectateur, l'intrus, le voyeur, à l'extérieur de lui ? Et cependant, dans ce berceau de la création qu'est *Interprétations*, l'Enfant n'apparaît pas, ne figurent que des objets, semble-t-il orphelins, qui ont été glanés amoureusement dans les rues de Saint-Omer... Des objets « démodés, fragmentés, inutilisables, presque incompréhensibles, pervers », comme l'écrivait André Breton, chinant dans le marché aux puces de Saint-Ouen, en quête de ces étranges préfigurations de Nadja... Des objets fraîchement retraités qui n'ont aucune signification en dehors du réseau relationnel qu'ils forment les uns avec les autres. *Interprétations*, en ce sens, offre à chaque spectateur la liberté de flâner spirituellement parmi les choses et d'en extraire un sens toujours singulier et inédit, de survoler, tel un oiseau des mers, ces petits archipels disséminés sur ce plan du monde gagné de toutes parts par les inégalités. Se poser sur l'un d'eux sans jamais se fixer, relier les uns aux autres ces archipels par des ponts d'esprit, sans risquer de sombrer dans une logique continentale et globale, c'est ce que nous suggère Samuel Buckman, sachant, en bon démon qu'il est, se retirer de sa création, comme pour mieux la laisser s'appartenir ou la laisser se perdre. Car après tout, l'artiste, le créateur, n'est pas le maître absolu de sa création, une fois entrée dans la logique de l'existence, elle ne lui appartient plus... Combien d'archipels ont choisi de mourir engloutis plutôt que d'être raccordés à un empire ? S'il y a dans tout acte de création une résistance à l'œuvre, comme le pensait Gilles Deleuze (« Créer, c'est résister »), il y a également un abandon nécessaire : abandon de la créature par son créateur, abandon du Fils par le Père... Abandon que l'artiste tente, semble-t-il, de conjurer symptomatiquement dans cet art de la récupération qu'il pratique dans les rues de Saint-Omer. Des rues sans prestige, mais des rues fortement hantées par les pas encore retentissants de saint Erkembode.



La démarche artistique de Samuel Buckman témoigne de cette filiation spirituelle entre la figure de l'artiste et celle du « Saint qui fait marcher » et dont *Autoportrait de l'artiste en peintre* semble être la principale effigie. Cette photographie qui représente le dessous peinturluré des pieds joints de l'artiste, est-elle un clin d'œil délibéré au *Crucifiement de saint Pierre* du Caravage, situé dans la chapelle Cerasi de l'église Santa Maria del Popolo de Rome ? Ou est-elle un hommage aux stèles votives de l'antiquité sur lesquelles était gravée l'empreinte de deux pas, preuve du passage fugace de la divinité au chevet des individus qui la vénéraient et la priaient ? *Interprétations* laisse la question en suspend, l'artiste s'opposant résolument à tout didactisme et à tout dogmatisme. Quoi qu'il en soit, ces empreintes de pieds nous invitent à méditer sur les notions de passage et de trace, d'effacement et d'abandon, notions caractéristiques d'une ontologie négative.

Cette thématique de l'abandon nécessaire devient une évidence au fur et à mesure que je m'entretiens avec Samuel dans un café parisien, au plafond duquel est suspendue une carte à jouer qui réanime en moi le souvenir d'une photographie d'Harold E. Edgerton qui représente un valet de carreau transpercé par une balle... Je devine chez Samuel une résistance à la parole que j'impute immédiatement à sa timidité, et enfin à un sentiment de honte... Pourquoi la honte ? Quelle lubie m'assaille subitement ? Je pense

alors à ce texte de Deleuze, toujours lui, disant précisément que ce que l'ont fait dans l'acte d'écriture ou dans celui de création, c'est « la honte d'être un homme ». Et, poursuit-il, il n'y a pas de meilleure raison à cela d'écrire ou de créer ! La honte d'être un homme, la honte de l'abandon ! N'est-ce pas identique ? C'est du moins ce dont peuvent nous convaincre les toutes dernières paroles du Christ mort sur la Croix : « Eli, Eli lema sabachtani ». Cette croix, Samuel Buckman choisit bizarrement de l'indexer de manière compulsive 7856 fois, dans ce qui pourrait s'apparenter à un carnet de naufragés célestes... Comment ne pas lire dans *Interprétations* une herméneutique de la honte ? Or, qu'est-ce que la honte, sinon ce sentiment accaparant de la faute ou de la culpabilité ? Quelle faute y a-t-il à être un homme ?

C'est sur ces sept péchés du monde, là où dialoguent de manière surréelle des éléments majeurs (instruments de la Passion) et mineurs (détritus organiques et inorganiques), que les réponses fleurissent et périssent aussi formulées... Car ici, c'est le déséquilibre constant qui fait loi ! Que peuvent signifier Couronne et Dame Jeanne ? Crâne et Curriculum vitae ? Architecture et Refuge ? Petit caillou et Secret ? Difficile de déterminer la raison de ce mariage mystique ou loufoque – il appartient à chacun de trancher – entre ces éléments hétéroclites qui sont ordonnés sur une gigantesque cadavre exquis tabulae. Le caractère apparemment aléatoire

1. Evrard, Tableau *Christ mort adoré par un ange*, peinture à l'huile sur toile (détail), cathédrale Notre-Dame, XVII^e siècle

2. Vue de l'atelier de fabrication de filets de pêche de l'hôpital général de Saint-Omer, peinture à l'huile sur toile (détail), CHRISO, XVIII^e siècle

3. L'attention, photographie couleur, 2011

4. La rêverie, photographie couleur, 2011



de la composition est conforme à l'esprit d'*Interprétations*: la vérité est fondamentalement perspectiviste. Ainsi Paysage devant Rubens comme un condamné à mort devant son peloton d'exécution prêt à faire feu multicolore! Ici, l'artiste nous délivre métaphoriquement une vérité, la sienne, celle de sa pratique artistique et du lieu où celle-ci s'origine: le pays flamand. La peinture du Nord, le berceau de la peinture à l'huile, eau de baptême des artistes du monde entier...

Je m'interroge sur les raisons qui ont conduit Samuel à mettre en scène cette exécution sommaire sur laquelle je projette par distraction *L'Exécution de Maximilien* de Manet ou encore *Les Fusillés du 03 mai 1808* de Goya... Loin d'utiliser la méthode du rebut que Freud appliquait avec quelque délectation sur le Moïse de Michel-Ange, je lis dans cette partie de l'œuvre une allégorie de l'artiste dont l'existence semble entièrement suspendue aux balles verbales de ces francs-tireurs que sont le critique d'art et le public (la carte à jouer était-elle une prédiction?). Ce globe de verre qui recouvre le condamné à mort, traduit-il cette incompréhension dont souffre l'artiste, et cet enfermement qui en découle parfois jusqu'à la folie? Parfois même jusqu'à la mort?

Quoi qu'il en soit de la signification de cette installation dans l'installation, la tension qui se dégage d'*Interprétations* provient de ce pressentiment selon lequel les éléments qui la composent se désolidarisent lentement les uns des autres et qu'ils sont irrésistiblement conduits, comme entraînés par une

énergie sombre, vers l'extrême limite de la mappemonde... Ce pressentiment de la catastrophe à venir, de la chute finale (qu'inaugurera vraisemblablement *Dame Jeanne*), est habilement renforcé par *Constellation de la délibération* qui relate cette phase d'expansion inflationniste de l'Univers. D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?

Ces trois questions qui, à la fin de sa vie, hanteront un Paul Gauguin désespéré et suicidaire dans son tableau éponyme de 1898 (année de son décès), comme elles continuent de hanter les esprits les plus mélancoliques d'entre nous, trouvent leur place et leur raison dans l'installation de Samuel où elles sont comme déclinées à la première personne du singulier: D'où viens-je? Que suis-je? Où vais-je? Ce « je » qui brille dans la nuit des temps, n'est pas celui du « moi sombre et despote », mais il est ce « je » qui ne devient tel, c'est-à-dire étincelant, que par la médiation d'un « tu ». Car devenir, c'est toujours devenir à deux! On ne devient jamais tout seul... En enveloppant *Curriculum vitae* du manteau du pèlerin, l'artiste nous guide vers sa destinée. Une destinée qui est aussi la nôtre, celle de nos compagnons de route, chats attentistes et chiens interventionnistes, lesquels ont pour une grande part permis à l'homme de s'humaniser...

Et vers cette reconnaissance ultime: Merci. Reconnaissance ultime à laquelle je souhaiterais adjoindre Pardon. Pardon et merci.

Olivia Bianchi



1. Urne de délibération dit bouffier, Palais de Justice, 1^{re} moitié du XIX^e siècle

2. Ex-votos, tombeau de saint Erkenbode, cathédrale Notre-Dame, photographie couleur, 2011

3. Tatouage urbain, photographie couleur, 2011

4. L'échappée, photographie couleur, 2011